

La sociologie narrative : un artisanat civil Narrative sociology: a civil handicraft

Annick Madec

Volume 48, numéro 2, automne 2016

Sociologie narrative : le pouvoir du récit
Narrative sociology: the power of storytelling

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037712ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037712ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Cet article propose une discussion sur la sociologie narrative ainsi que deux courts récits. La construction des récits respecte les traditions de la discipline en posant comme grilles de lecture de la réalité sociale des connaissances accumulées par les sciences sociales et en mobilisant les outils classiques de la sociologie. L'enquête est au coeur de cette manière de pratiquer le métier de sociologue. Mais la narration respecte aussi une autre tradition qui est celle, propre à l'espèce humaine, celle d'échanger oralement, civilement, sur ses expériences. La sociologie narrative s'inscrit dans une longue tradition, celle de la pensée qui rend compte du réel par l'écriture.

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Madec, A. (2016). La sociologie narrative : un artisanat civil. *Sociologie et sociétés*, 48(2), 23–43. <https://doi.org/10.7202/1037712ar>



La sociologie narrative : un artisanat civil

ANNICK MADEC

Laboratoire d'études et de recherche en sociologie
(LABERS)
Université Bretagne Occidentale
Courriel : annick.madec@univ-brest.fr

Le récit, tel qu'il a longtemps prospéré dans le monde de l'artisanat — rural, maritime, puis citadin —, est lui-même une forme artisanale de la communication. Il ne vise point à transmettre le pur « en soi » de la chose, comme une information ou un rapport. Il plonge la chose dans la vie même du conteur et de cette vie ensuite la retire. Le conteur imprime sa marque au récit, comme le potier laisse sur la coupe d'argile l'empreinte de ses mains.

Walter Benjamin, « Le conteur », *Œuvres III*, Gallimard/Folio, 2000¹

CE DÉBUT DE XXI^e SIÈCLE SENT LA POUDRE. Les démocraties vacillent entre état d'urgence, fermeture des frontières et mesures sécuritaires. En France, une majorité sociale, dans nombre d'élections, devient une minorité électorale (Braconnier et Dormagen, 2007). La sociologie est jugée, par la classe politique, coupable d'excuser les coupables (Lahire, 2016).

Le sociologue doit-il, dans un monde tourmenté, « ressembler de plus en plus à un technicien, à un orateur qui prononce une conférence sur la navigation à bord d'un navire en train de sombrer » ? Robert Lynd (1892-1970), l'auteur de *Middletown*, posait cette question en 1939 et « mettait en lumière la sensibilité d'un D. H. Lawrence, qui, dans ses œuvres, avait décrit les conséquences de la mutation industrielle subie par la société » (Lepenies, 1990 : 181).

1. P. 126-127.

La sociologie narrative peut être une partie de la réponse à cette question. Il ne saurait être question de rivaliser avec les écrivains qui sont, non seulement autorisés, mais aussi attendus dans leurs capacités à déployer leurs talents dans la fiction. Les sociologues narrateurs doivent, au contraire, mobiliser leur technicité, pour tenter de comprendre et d'expliquer le réel.

La sociologie narrative est un artisanat. C'est-à-dire une pratique qui demande un savoir-faire particulier, la mobilisation d'outils spécifiques, le suivi de règles d'une discipline établie. La narration est un mode d'interpellation civil car il s'adresse à l'ensemble d'une collectivité sans distinction entre initiés aux sciences sociales et profanes. La sociologie narrative invite la communauté scientifique à mettre à l'arrière-plan les luttes intestines et rivalités personnelles, pour mettre au premier plan l'accès pour tous et toutes aux connaissances construites par les sciences sociales dans le dialogue avec des profanes.

En ce sens, la sociologie narrative est une sociologie publique telle qu'elle a été défendue, en 2004, par Mickaël Burawoy: « Nous avons passé un siècle entier à professionnaliser la construction de la connaissance, à aller du sens commun vers la connaissance scientifique; si bien que nous sommes prêts, plus que prêts même à nous engager dans un mouvement systématique de retraduction qui consistera à rendre les savoirs à celles et ceux qui en sont l'origine; à faire des problèmes privés des questions publiques, régénérant ainsi la fibre morale de la sociologie » (Burawoy, 2006).

Qualifier la sociologie narrative de civile permet de couper court aux accusations de politisation de cette restitution des savoirs². Certes la retraduction requiert les connaissances d'autres sciences sociales mais affirmer qu'il s'agit de sociologie permet de se garder de l'illusion d'être dans l'omniscience ou la littérature.

PETIT RÉCIT DE GRANDES DISPUTES

Depuis 1990, nous disposons, dans sa traduction en français, d'une importante somme de connaissances sur les luttes qui ont opposé les sciences de la nature, la littérature et la sociologie, en Angleterre, en France et en Allemagne, au cours des XIX^e et XX^e siècles. Wolf Lepenies nous a permis de rentrer dans le XXI^e siècle avec la conscience que ces débats sont à la fois des controverses scientifiques et des discussions politiques permettant à chacun des auteurs de défendre son monde culturel au nom de l'universalité de sa discipline.

Emile Durkheim (1858-1917), célébré par la Nouvelle Sorbonne et les républicains, avait ainsi un rival malheureux, Gabriel Tarde (1843-1904). Le collectif anonyme Agathon qui contestait la suprématie de Durkheim, de sa sociologie et de son jargon, comptait notamment parmi ses membres l'un des fils de Tarde (Lepenies, 1990: 52) « Il était temps, déclarait Agathon, de remettre à l'honneur, à l'Université, l'art d'écrire qui n'est après tout que la manifestation la plus visible de l'art de penser, et de défendre une culture générale et philosophique contre le culte de la spécialisation » (Lepenies,

2. Étienne Ollion (2009) revient sur les séquences et polémiques qui ont émaillé cette discussion.

1990: 50). Philosophes et pédagogues se disputaient l'expertise de la compréhension du monde et devaient, de plus, la disputer à la littérature, peu disposée à céder la place. Honoré de Balzac (1799-1850) dénonce ainsi les « élucubrations » d'Auguste Comte (1798-1857) ; Gustave Flaubert (1821-1880), puis Émile Zola (1840-1902) rivaliseront avec Emile Durkheim dans la description du social. La poésie, sous la houlette de Stefan George (1868-1933), n'entend pas céder de terrain en Allemagne à Max Weber (1864-1920) (Kalinowski, 2005). En Angleterre, la sociologie était « clandestine » selon Wolf Lepenies mais « la science naturelle de la vie des sociétés » pour Aldous Huxley (1894-1963), l'auteur du *Meilleur des mondes*. L'écrivain Herbert Georges Wells (1866-1946) défendait « une sociologie en laquelle s'uniraient la subjectivité et l'objectivité, la beauté et la vérité, [qui] ne serait ni de l'art dans le sens traditionnel du terme, ni de la science au sens étroit de ce mot, mais un savoir riche d'inspirations diverses et offert avec une coloration personnelle: de la littérature » (Lepenies, 1990: 147).

Au moment où émergeaient les sciences sociales, des études sur les réalités sociales de la vie civile ont également été menées par des écrivaines. George Eliot (1819-1880) a été reconnue comme l'égale de Béatrice Webb (1858-1943)³, et Jane Austen (1775-1817) comparée à Walker Evans⁴. Les études sur la vie publique de George Sand (1804-1876) ont été saluées par Gustave Flaubert mais peu examinées par la sociologie⁵. Ou ironiquement ramenées à la vie civile⁶ en ignorant l'engagement public de la femme de lettres (Pérès, 1999).

Pour la période contemporaine, les premiers romans d'Annie Ernaux sont mentionnés dans de nombreux manuels de sociologie, mais Annie Ernaux, née en 1940, est mobilisée par la sociologie française comme représentante des classes populaires et des transfuges de classe de l'après-guerre, non comme observatrice des vies privées ou publiques contemporaines. *Les armoires vides* ou *La place* sont des ouvrages cités au même titre que *La culture du pauvre* ou *33 Newport Street*. Elle n'a pourtant pas le statut de Richard Hoggart car si les *Cultural Studies*, « mélange de sociologie et critique littéraire », permettent à la sociologie anglaise d'avoir toute sa place dans le *common*

3. *Op. cit.*: 178: « L'attitude de George Eliot fut particulièrement impressionnante. Importunée par des positivistes tels que Frederic Harrison et des sociologues comme Herbert Spencer, elle resta cependant assez avisée pour ne pas succomber à leurs inspirations [...]. Les romans de George Eliot étaient des exemples d'une sociologie idéale, car l'individu conservait ses droits dans l'analyse de la société. [...] D'un autre côté, Beatrice Webb était la George Eliot des sciences sociales anglaises et son autobiographie, *My Apprenticeship*, un classique de la littérature anglaise. »

4. (Becker, 2009: 260.) Becker écrit p. 256: « On pourrait dire en conclusion qu'*Orgueil et Préjugés* est un récit ethnographique d'une situation locale de choix du conjoint et de mariage, comparable à ce qu'un anthropologue, un sociologue ou un historien s'intéressant à la démographie pourrait produire, avec suffisamment de temps et des moyens financiers assez importants. »

5. Faut-il penser comme Ivan Jablonka (2014: 111): « Qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, la littérarité féminise l'histoire. Moins de gravitas, mais peu de charme. Peu rigoureuse mais si sensible! L'homme-science apporte le concept, la littérature-femme donne la vie: en histoire comme ailleurs, il y a une division sexuelle du travail. Cette répartition des tâches se retrouve en sociologie. »

6. Claude Grignon (Grignon, 1991: 38) la dépeint, dans une note de bas de page, comme une esthète cultivée qui considère que la beauté populaire est et doit être naïve et inconsciente d'elle-même.

sense social (Lepenies, 1990: 190-191), les études culturelles peinent à atteindre une complète légitimité en France (Neveu, 2008).

Jean-Claude Passeron a déclaré, en 1994: « Plus la description d'une interaction est circonscrite et narrative, meilleure est son *interprétation* sociologique. Voilà pourquoi Richard Hoggart est de plein droit un sociologue — sans faire intervenir ici sa qualité d'écrivain — et cela quelle que soit la description dont il use, et même si ces procédures d'interprétation ne sont pas décrites dans les manuels de méthodologie » (Passeron, 1999: 29). La narration reste toutefois considérée avec suspicion comme pour donner raison à Howard Becker: « Mes collègues — sociologues et autres spécialistes des sciences sociales — aiment bien faire comme s'ils avaient le monopole de la création de ces représentations, comme si la connaissance qu'ils produisent sur la société était la seule "réelle" connaissance sur le sujet. Rien n'est moins vrai. Ils aiment bien prétendre aussi — c'est idiot — que leurs méthodes pour représenter la société sont les meilleures, voire le seul moyen de travailler correctement, ou que ces méthodes nous protègent de toutes sortes d'erreurs épouvantables qu'autrement nous ne saurions éviter. Ce discours est une forme typique d'abus de pouvoir professionnel » (Becker, 2009: 21).

UNE HISTOIRE SANS FIN

En 2014, l'historien Ivan Jablonka publie un *Manifeste pour les sciences sociales* (Jablonka, 2014) dans lequel il plaide pour l'invention de « nouvelles formes littéraires pour les sciences sociales et grâce aux sciences sociales » (Jablonka, 2014: 220). Ce plaidoyer n'est pas sans rappeler celui de H. G. Wells, qui proposait déjà en 1907, « une méthode associant l'art et la science » (Lepenies, 1990: 147). Jablonka poursuit la tradition de ses prédécesseurs qui, ferrailant sur les formes de l'écriture, disaient en même temps leurs positionnements politiques. « Aujourd'hui, nous avons besoin des sciences sociales pour défier la tyrannie de la com et de la pub, remédier à l'invisibilisation des expériences, combattre l'indifférence. [...] Dès lors qu'elles acceptent d'habiter la langue, en produisant des énoncés de vérité dans et par un texte, les sciences sociales redeviennent une parole publique, démocratique, républicaine, antidespotique, c'est-à-dire une littérature, au sens que Mme de Staël donnait à ce mot » (Jablonka, 2014: 318).

Invisibilisation, indifférence et despotisme ne se rencontrent pas uniquement dans la vie publique. C'est pourquoi les sciences sociales étudient également la sphère privée. L'historienne Katherine A. Lynch affirme que « la privatisation totale de la vie familiale s'est révélée un but largement illusoire » (Lynch, 1995: 172). En examinant les conditions de vie objectives des familles, et plus précisément les conditions de logement, historiens et sociologues ont pu constater la porosité entre sphère privée et vie publique. « Au niveau le plus littéral, c'est la minceur des murs qui a rendu publique la vie de famille. Depuis le *Montaillou* d'Emmanuel Le Roy Ladurie jusqu'à l'appartement dans une tour moderne, les voisins ont eu une vue privilégiée sur la vie des familles qui les entouraient » (Lynch, 1995: 172).

Cela a permis à de nombreux observateurs profanes de procéder à des études comparatives approfondies qui ont produit des connaissances sur différents milieux sociaux, dont fort peu sont publiées⁷. Les deux récits proposés plus loin dans cet article, *La petite bonne et la Grande Guerre* et *Le silence du radio*, valident la proposition de Katherine A. Lynch et répondent à l'invitation de Howard Becker : « Aller voir comment s'y prennent, pour représenter la réalité sociale, les gens qui travaillent dans d'autres domaines — artistes plasticiens, romanciers, auteurs dramatiques, photographes, cinéastes — sans oublier monsieur Tout-le-Monde, voilà qui ouvre des perspectives d'analyse et des possibilités que les sciences sociales ont souvent ignorées, mais qui pourraient se révéler utiles » (Becker, 2009 : 21).

Madame Tout-le-Monde, ici représentée par le personnage de Philomène, n'a jamais imaginé que son histoire pouvait intéresser l'Histoire : celle des grands hommes et grands événements publics. Pourtant, la Grande Guerre est au cœur de ses récits.

Monsieur Tout-le-Monde, ici représenté par un « ancien » d'Algérie, imaginait, au contraire, que son histoire de soldat inconnu pouvait intéresser l'Histoire. Refusant de la voir traitée sous un angle privé, par la psychologie, il l'a adressée à la sociologie, perçue comme proche parente de l'histoire et par conséquent susceptible de faire advenir son récit dans la sphère publique.

CONFECTIONNER UN RÉCIT

Yves Citton, professeur de littérature, affirme : « Déplacer les points de vue : voilà précisément [...] ce que peut un récit » (Citton, 2010 : 199). La sociologie entend rendre familier ce qui est étrange ; étrange ce qui est familier. Ce qui est bien une manière de déplacer les points de vue. Citton reprend à nouveaux frais la division entre comprendre et expliquer. Il s'appuie sur la démonstration de Walter Benjamin pour expliciter la tension entre explication et narration : « Si l'art du conteur consiste à savoir rapporter une histoire sans y mêler d'explications, ce n'est pas parce que la narration est allergique à l'explication comme telle, mais tout au contraire, c'est parce qu'elle lui est trop intimement liée : en y mêlant une explication (explicite), le mauvais conteur ne fera que limiter le nombre ouvert d'explications (potentielles) que le récit porte en lui par sa vertu propre » (Citton, 2010 : 161).

Autrement dit, un bon conteur donne des explications implicites, un mauvais conteur des explications explicites. De quelles marges disposent alors les sciences sociales, et plus précisément la sociologie — dont la tâche est justement de trouver des explications —, pour livrer ces explications, sous la forme de récits qui respectent la liberté d'interpréter des lecteurs tout en dessinant en toile de fond les structures sociales qui orientent les histoires individuelles et collectives. Que peut le sociologue narrateur ?

7. Cefai et Pasquier (2003 : 14) nous rappellent que jusqu'au xvii^e siècle, publier signifiait œuvrer pour le bien public.

Walter Benjamin distingue le récit du roman non en opposant fiction et réalité mais en opposant création individuelle et création coopérative. Le roman écrit dans la solitude sera chose imprimée, lue également dans la solitude. Le récit est de tradition orale. Œuvre collective, il passe de l'un à l'autre. Le conteur puise dans les expériences qui lui ont été racontées. Les possibles conclusions sont livrées au bon vouloir de chaque auditeur qui a la liberté de reprendre le récit à sa guise. Benjamin défend le « pouvoir germinatif » du récit sans explication « capable, après des milliers d'années, de nous étonner et de nous donner à réfléchir » (Benjamin, 2000 : 125). Si le roman a fait de l'ombre au récit, l'information, chargée d'explications, représente, pour le philosophe, une menace plus grave encore, car cette forme de communication se clôt sur elle-même. Benjamin parle de « gens qui savent raconter une histoire » (Benjamin, 2000 : 115). Et insiste sur le récit comme moyen de transmettre des expériences, pourvoyeuses de conseils : « L'expérience transmise de bouche en bouche est la source à laquelle tous les conteurs ont puisé. Et parmi ceux qui ont couché leurs récits par écrit, les plus grands sont ceux dont le texte s'éloigne le moins de la parole des innombrables conteurs anonymes » (Benjamin, 2000 : 226).

Benjamin n'avait pas prévu le développement de ces médiacultures (Macé, 2006) qui accélèrent et multiplient les prises de parole ni la progression de la « faculté d'échanger des expériences » (Benjamin *in* Citton, 2010 : 141). Or chacun sait que nous vivons des temps narratifs. Pire, nous serions même, avec l'omniprésence du *storytelling* dans un nouvel ordre narratif qui vise à, tous, nous formater (Salmon, 2007). La narration est partout, s'intéresse à tout, va d'un microscopique point narcissique à la prétention d'une vision politique la plus globale. Bien des acteurs publics en usent et en abusent. Mais rares sont les récits d'expériences tels que les défendait Benjamin en présentant le conteur comme « un homme de bon conseil pour son public » (Benjamin, 2000 : 119). Quand le récit est fait à la première personne et mobilise les expériences d'un cercle trop étroit, il ne peut être de bon conseil pour tous. « Porter conseil, en effet, c'est moins répondre à une question que proposer une manière de poursuivre une histoire (en train de se dérouler) » (Benjamin, 2000 : 119). Des « conseils » peuvent être trouvés dans la sociologie narrative car le sociologue-narrateur scénarise⁸ son récit en inscrivant, autant que faire se peut, les expériences racontées dans un contexte social, législatif, économique, politique, partagé par d'autres narrateurs potentiels.

La sociologie narrative se tisse dans l'étoffe même de la vie⁹. Comme tout tissage, elle use de deux fils, la chaîne et la trame. La chaîne — filée par les théories et les concepts — disparaît sous la trame — filée par les récits et les témoignages. Selon les aspirations et dispositions des tisserand.e.s, le tissage sera plus ou moins serré, la chaîne explicative plus ou moins apparente.

8. « Le pouvoir de scénarisation agit précisément au sein des échanges constants qui s'opèrent, à tous les niveaux, entre récits informatifs et explications narrativisées » (Citton, 2010 : 161).

9. « Le conseil, tissé dans l'étoffe même de la vie, est sagesse » (Benjamin, 2000 : 120).

RÉCOLTER LES MATÉRIAUX

Un sociologue, attentif au déroulement de la vie quotidienne de ses semblables, découpe machinalement dans la complexité du réel et, examinant la plus minuscule scène du quotidien, l'inscrit dans une histoire collective par le truchement des outils classiques de sa discipline. Il classe, ordonne, compte, repère les régularités, les écarts à la norme, observe les différentes manières d'être, de dire, de faire, les braconnages¹⁰, les ruses, les provocations ou les soumissions.

« Accepter comme dignes d'intérêt, d'analyse, d'enregistrement, ces pratiques culturelles ordinaires si souvent tenues pour insignifiantes. Apprendre à regarder ces manières de faire, fugitives et modestes, qui concernent les séquences de la quotidienneté et qui sont souvent le seul lieu d'inventivité possible du sujet : inventions précaires sans rien qui les consolide, sans langue qui les articule, sans reconnaissance qui les exhausse ; bricolages soumis à la pesanteur des contraintes économiques, inscrits dans le réseau des déterminations concrètes » (Giard et Mayol, 1994 : 156).

Luce Giard dans « Les arts de nourrir » affirme avoir « toujours rêvé de pratiquer une écriture pauvre, d'écrivain public auquel les mots n'appartiennent pas, d'où le nom propre s'efface, une écriture qui vise à sa propre déperdition, qui engendre sa dissémination, (...) » (Giard et Mayol, 1994 : 153). Quand le nom de l'auteur disparaît, la narratrice devient conteuse, le récit un conte. La multitude des interprétations permet appropriation et transmission collectives.

Dans cette conception du métier, le sociologue choisit dans la variété des ingrédients de la vie quotidienne ordinaire ce qui se donne à voir à ceux qui y prêtent attention. Puis il décide arbitrairement d'un angle. Il/elle adopte un point de vue pour organiser sa mise en scène. Il peut aussi prêter l'oreille et écrira le récit qu'on lui aura fait à l'oral en respectant, ou pas, le scénario, plus ou moins explicite de son interlocuteur. Pour obtenir ses matériaux, il/elle aura conversé à la manière de Théodore Zeldin avec narrateurs et narratrices¹¹. Ces heures de conversation n'aboutiront pas toutes à la publication d'un récit spécifique. Elles peuvent être l'objet d'un contrat passé entre narrateur et conteur mais l'affaire peut tourner court si le narrateur interrompt l'échange. Ces conversations informelles ou contractuelles seront insérées plus tard, fortuitement ou intentionnellement, dans le tissage d'un autre récit, dans la chaîne de connaissances sur les diverses expériences humaines. Les réalités connues par ces conversations alimentent la sociologie narrative comme elles alimentent l'imagination des romanciers.

10. Le tome 1 de *L'invention du quotidien, Arts de faire* (de Certeau, 1990) est régulièrement cité dans des textes publics, le tome 2, *Habiter, cuisiner*, (Giard et Mayol, 1994) qui comprend des récits instructifs est davantage mobilisé par celles et ceux qui n'écrivent pas sur la narration mais écrivent des histoires.

11. « La particularité des humains est qu'ils ont la faculté de s'observer en même temps qu'ils agissent, qu'ils parlent et qu'ils pensent. Ils ont pour ainsi dire deux voix intérieures, si bien qu'ils peuvent à la fois créer de nouvelles idées et les considérer, les juger et les critiquer. Ils peuvent soit être esclaves de leurs pensées et de leurs souvenirs, soit décider lesquels ont une utilité, lesquels n'apportent que des ennuis, lesquels il vaut mieux reléguer dans le tiroir du bas » (Zeldin, 1999 : 111).

Le/la sociologue peut également prêter attention aux écrits qui ne lui sont pas destinés. Des écrits qui comptent peu, mais parfois beaucoup pour ceux qui les ont écrits mais qui eux-mêmes, auteurs de ces textes, comptent peu. Archives de peu car il s'agit là de documents qui ne sont pas conservés dans des lieux consacrés à l'archivage public. Le sociologue, l'historien, ou les deux associés, procèdent là aussi comme les romanciers et font passer à ces « traces » la frontière entre privé et public.

Journaux intimes, personnels, carnets de bord de professionnels, lettres sont autant de matériaux dans lesquels le sociologue peut réunir ce dont il a besoin pour bâtir un récit d'expérience dont les fondations sont les questions de celui qui a découvert ces documents devenus matériaux. Pour assembler efficacement ces textes cachés (Scott, 2008 : 13), il est nécessaire de faire appel à *L'imagination sociologique*, laquelle n'entend pas s'affranchir de la réalité mais du positivisme technocratique :

« Tout point de vue repose sur une batterie de questions, et les grandes questions sociologiques (...) s'imposent facilement à l'esprit qui conçoit la sociologie comme l'étude par excellence de la biographie, de l'histoire, et des problèmes de leur croisement au sein de la structure sociale » (Mills, 1997 : 137).

DÉMÊLER LES PROBLÈMES

Le sociologue peut aussi s'intéresser à des textes qui ne lui sont pas particulièrement destinés s'il accepte d'être un parmi ses semblables et de lire attentivement les pages « courrier » d'un magazine féminin qui propose les réponses d'une psychologue aux demandes de conseils¹². Que peuvent faire les lecteurs du conseil délivré toutes les semaines, et ce, quelle que soit la question soulevée : retrouvez, conservez, protégez, votre estime de soi ? Conflits conjugaux, familiaux, professionnels, chômage de longue durée, ne laissez pas ces préoccupations entamer votre estime de soi !

Toutes les semaines, ce magazine publie trois, quatre ou cinq courriers qui respectent les règles du récit avec un sujet dans un état initial, une transformation, un état final¹³. Ces récits sollicitent des conseils et reçoivent des réponses qui renvoient aux responsabilités individuelles, à la sphère privée.

« Les « problèmes psychologiques » ne sont jamais (...) « purement » psychologiques mais aussi bien économiques, sociaux, politiques, etc. C'est la psychologie qui les psychologise et on voit maintenant qu'il y a là davantage qu'un truisme. La psychologie est la reprise de ces problèmes humains dans le langage exclusif de l'individualité et de la subjectivité et la délégation à un tiers de la charge de les résoudre » (Castel, 1981 : 119).

On aura reconnu l'analyse de Robert Castel tenue dès 1973. Quarante ans plus tard, on peut vérifier que les conseils donnés à ceux qui les demandent renvoient bel et bien à la subjectivité de ceux qui ont raconté leur histoire ou, selon les « cas », vers la

12. *Femina*, le supplément magazine diffusé le week-end, en France, par trente-sept quotidiens régionaux, annonce une sortie à 3 543 762 exemplaires (Sonnac, 2010 : 142).

13. Citton (2010 : 70-71) explique comment fonctionne un récit, « une machine de nos désirs et de nos croyances ».

consultation d'un thérapeute. Une aide maternelle à domicile qui doit garder des enfants méprisants va recevoir le même type de conseils que la jeune épouse qui se déclare méprisée par sa belle-mère. Ou encore le père au chômage qui ne sait comment expliquer à ses enfants qu'il ne peut plus satisfaire tous leurs désirs. Chacun doit savoir affirmer sa personnalité, son autonomie, ses droits individuels. Et si on n'y parvient pas, il faut recourir à la psychologie. Et non à la sociologie qui pourrait pourtant se montrer bonne conseillère en permettant à chacun de faire la part des effets de structures sur les comportements individuels.

CONSTITUER DES TRÉSORS

En 1949, le magazine *Elle* séparait clairement le courrier qui traitait de problèmes économiques et sociaux du courrier du cœur. Les réponses étaient données par différents auteurs dont la profession n'était pas précisée mais aux questions sociales étaient données des réponses sociales. De 1967 à 1981, c'est la radio qui a permis à des milliers de personnes de raconter leurs histoires, à l'écrit et/ou à l'oral. L'émission quotidienne de Ménie Grégoire a touché des millions d'auditeurs et a fait disparaître la frontière vie privée, vie publique, notamment en ce qui concernait les normes familiales et les questions de sexualité. L'animatrice de cette émission, première du genre en France, a très vite eu conscience qu'elle détenait avec ces multiples récits un « trésor sociologique : l'apport le plus secret et le plus spontané d'une certaine catégorie de gens qu'il faut étudier parce qu'ils témoignent de notre époque » (Grégoire, 1971). Ces conversations sur des ondes grand public ont participé à guider la conduite d'auditeurs, dans leur vie privée, mais aussi dans la vie civile, puis dans la vie publique (Cardon, 1995 et Cardon, 2003). Ces échanges se sont immiscés dans la vie politique et ont participé à la conquête de droits, notamment pour les femmes¹⁴.

Ménie Grégoire, formée à la psychanalyse et la sociologie, intervenait sur l'ensemble des problèmes de la vie quotidienne : la possibilité pour les femmes de travailler sans l'accord de leur époux, l'avortement puni par la loi, l'éducation des enfants, la difficulté de passer du village aux grands ensembles. Elle a fait classer ces documents dès le début de cette collecte et les a déposés aux archives départementales. Ce trésor est depuis un bien commun, un bien public.

Au début du *xxi*^e siècle, la psychologie — qui individualise et dépolitise — triomphe. Solidement installée dans la sphère civile, elle parvient, dans les magazines comme dans les rayonnages des librairies, à retenir l'attention du grand public en captant des récits d'expériences, authentifiés comme études de cas. La lecture de la sociologie, austère discipline qui a, paradoxalement, pour mission de collectiviser, reste réservée aux initiés. Lesquels peuvent parfois se révéler de mauvais conseillers de princes.

14. « ... mais je sais, moi, que cet homme ou cette femme dont l'écriture m'aura longuement raconté l'histoire, dont la voix m'aura dit la détresse ou la joie, j'en suis désormais responsable — au sens où je lui dois une réponse. Et n'allez pas renifler quelque encens s'exhalant en pure perte, car cette réponse, elle doit être « politique », ou elle ne sera pas » (Grégoire, 1971 : 372).

L'Histoire comme l'ethnologie, quand elles prennent en charge des récits d'anonymes, parviennent à déplacer les points de vue. En cédant — en s'aidant — de leurs propres légitimités scientifiques qui jouent des distances temporelles et/ou géographiques, ces disciplines permettent à Monsieur ou Madame Tout-le-Monde de gagner la sphère publique. La sociologie est plus que centenaire mais elle n'a pas acquis la sagesse des anciens quand elle se drape dans sa dignité théorisante, quand elle craint de perdre de sa précieuse légitimité en écrivant courtoisement, narrativement, comme ses confrères, héritiers de disciplines consacrées par les Beaux-Arts. Il est sans doute temps de convenir que la sociologie peut être un état comme elle peut être un métier. On peut être sociologue sans faire de la « prose universitaire ». On peut aussi considérer que le sociologue est un artisan qui suit les règles d'un art établi. La sociologie n'est pas un art, mais l'art d'écrire n'est-il pas encore et toujours un art de penser? La sociologie narrative est, elle, un artisanat civil et civique quand elle entrecroise fils de chaîne et fils de trame pour rendre les couleurs du tissu de la vie. Quand elle transcrit la richesse de multiples conversations.

RACONTER, RETRADUIRE

Ces fils sont entrecroisés dans les deux récits qui suivent. Je suis seule responsable de la scénarisation de ces deux témoignages, collectés de manière bien différente. Le récit de la petite bonne reprend des éléments que je connaissais bien avant de les enregistrer car je converse souvent avec cette vieille dame. C'est moi qui ai souhaité que ce récit devienne public. À l'inverse, le récit du radio a été recueilli à la demande de l'intéressé, que je n'avais jamais rencontré auparavant et qui souhaitait délivrer ses conseils à des étudiants par l'enseignement. Entre émotivité et réflexivité, entre rires et pleurs, ces deux récits souhaitent faire entendre la sagacité des narrateurs (Madec, 2015).

LA GRANDE GUERRE ET LA PETITE BONNE

Tous les grands conteurs ont cependant en commun l'aisance avec laquelle ils montent et descendent les échelons de leur expérience, comme ceux d'une échelle.

Walter Benjamin, « Le conteur », *Œuvres III*, Gallimard/Folio, 2000¹⁵

Philomène, née en 1919, est une enfant de retour de guerre. Nous nous connaissons depuis longtemps. Elle était invitée, comme voisine, au mariage de mes grands-parents. En 2014, j'ai enregistré l'une de nos conversations pour la conserver. Je savais qu'elle considérerait « la guerre de 14 » comme le grand tournant de bien des vies, non parce qu'elle l'avait lu dans les livres, mais parce qu'elle l'avait compris d'expérience.

15. P. 140.

Une version courte possible mais non racontée

Il était une fois deux fillettes qui devisaient gaiement, entre bois et champs, en se rendant à l'école publique d'un village breton parfaitement inconnu des grands de ce monde. Elles se rendaient tous les jours en classe ensemble mais jamais ne parlaient de lutte de classes. L'une était vive et menue, l'autre était hardie et solide. La plus petite vivait dans une toute petite maison basse, la plus grande dans une grande maison haute. Leurs deux maisons étaient voisines mais une grande distance sociale séparait les deux écolières : l'une était riche, l'autre était pauvre. Elles se marièrent mais n'eurent pas le même nombre d'enfants. Elles ont connu guerres et deuils qui métamorphosent parfois la pauvreté matérielle en richesse intérieure et la richesse matérielle en pauvreté intérieure.

PASSONS MAINTENANT À UNE VERSION PLUS LONGUE ET PLUS CONFORME AU RÉCIT ORAL

Les parents de Philomène se sont mariés en 1912, ils ont loué une maisonnette dans le village de naissance de son père. Ils auront trois enfants, Philomène sera l'enfant du retour à la paix, elle naît en 1919. Les propriétaires sont aussi leurs employeurs : deux frères qui possèdent une entreprise de travaux agricoles et du bâtiment. Ils ont appris au père de Philomène, tout jeune, le métier de maçon alors qu'il travaillait déjà aussi comme journalier agricole pour cette famille.

La Grande Guerre bouleverse cette organisation. Les deux patrons sont célibataires. Ils sont tous les deux mobilisés comme le père de Philomène. Celui-ci, marié et père de deux enfants, reviendra avant la fin de la guerre chez lui. Il a été plus souvent en permission que ses employeurs. Ces derniers lui envoyaient régulièrement des consignes pour faire moisson et battage en leur absence. Il était l'homme de confiance des deux frères avec lesquels il avait joué enfant.

La famille des patrons comptait trois enfants, ces deux frères, et une sœur, Françoise, vivant avec leur père, veuf, trop âgé pour faire l'ensemble des travaux. Elle s'appuie sur les parents de Philomène pour faire fonctionner l'entreprise. Les deux femmes travaillent à la ferme et s'occupent des enfants du couple d'employés. La « maîtresse » s'attache aux enfants, elle leur apprend à l'appeler Françoise. Manière de dire qu'ils sont presque de la famille.

Les jeunes patrons ne reviennent pas du front, tous deux font partie de la saignée de 14/18. Françoise pleure ses frères disparus. Et épouse Yves en 1919. Anne-Marie, leur fille, naît quelques mois plus tard. La même année que Philomène. L'entreprise de travaux agricoles et du bâtiment ne rouvrira pas après la guerre. L'employé s'établit comme maçon en restant locataire de la maisonnette. Philomène et Anne-Marie vont ensemble à l'école.

Elles sont voisines, habitent à une centaine de mètres l'une de l'autre. L'une vit dans une maison à étage, entourée de bâtiments agricoles. L'autre vit dans une cour qui compte plusieurs maisons d'habitation, dans lesquelles l'intimité est impossible.

Malgré l'épaisseur des murs de granit, la promiscuité dans la cour associée à l'étroitesse des maisons fait que chacun voit et entend tout ce qui se passe chez les autres. L'intimité est un luxe réservé aux propriétaires.

L'une parle couramment la langue de la république, le français, l'autre ne le parlait pas du tout avant de fréquenter l'école publique où les punitions sont de rigueur quand les écolières se parlent dans leur langue maternelle. Anne-Marie dénonce souvent Philomène quand cette dernière s'adresse à elle en breton. Tout à l'école est à l'avantage d'Anne-Marie qui s'y rend avec l'aisance caractéristique des enfants de bourgeois. Philomène emploie toujours le mot aisance dans sa double signification, aisance dans les manières d'être mais aussi aisance matérielle. Elle a vite conscience qu'avoir des parents, père et mère, qui ont été au lycée est fort utile dans une carrière scolaire.

Si être menue présente l'intérêt de pouvoir porter les vêtements devenus trop petits pour la fille des « maîtres », cela a l'inconvénient de n'avoir jamais de robe neuve. Les deux filles grandissent et la vie devient de plus en plus difficile pour la famille de Philomène. En 1930, son père se fracture l'épaule. Pas de sécurité sociale, aucune indemnité, les deux fils, en apprentissage avec leur père, ne peuvent subvenir aux besoins de la famille, la mère achète une première vache qui donnera au moins du lait à tous. Puis un porc. Pour nourrir ses animaux, elle utilise le pré inclus dans son contrat de location.

En 1937, la maladie empêche le père d'achever la construction d'une boulangerie. Il meurt chez lui. Philomène a 18 ans, ses frères sont au service militaire, la mère et la fille, journalières, s'entraident. Le champ loué ne suffit pas à nourrir les vaches. Philomène les emmène brouter aux alentours, elle rencontre ainsi celui qui devient son mari : un cheminot installé dans l'Oise, régulièrement de retour auprès de ses parents, eux-mêmes revenus vivre au village. Ils se marient en 1941, Philomène quitte la Bretagne pour la région parisienne.

En 1942, sa mère doit quitter sa maisonnette car le propriétaire, père d'Anne-Marie, refuse de renouveler le bail de location. Personne, dans la famille de Philomène, ne s'attendait à cette exigence après trente ans de bons et loyaux services. Le père d'Anne-Marie a été le maire de la commune de 1934 à 1945. Le père de Philomène a probablement voté pour lui tant était grand le respect qu'il éprouvait pour la « noblesse ». Comme les autres Françaises, la mère de Philomène vote pour la première fois, en 1945, aux élections municipales, mais pas pour le « maître ».

Les services rendus pendant la guerre de 14 avaient tissé des liens d'estime réciproque entre le père de Philomène et Françoise, la mère d'Anne-Marie. Unique héritière du patriarcat, elle était l'épouse d'un héritier qui, dès son mariage et son arrivée au village, a pris la place du vieux « maître » décédé. Lui-même, mobilisé durant la Grande Guerre, n'a pas connu le dévouement des journaliers durant ces années, et quels qu'aient été ses regrets, sans l'appui de son propre père, Françoise n'a pas pu empêcher son mari de mettre fin au bail de la veuve.

Tous les prétextes étaient bons pour se débarrasser des locataires et récupérer des terres. Le père d'Anne-Marie a été le premier de la commune à acheter un tracteur, il

lui fallait des surfaces qui correspondent à cet outillage. Devant la puissance d'un tracteur, l'autorité du « maître », que pouvaient les femmes, héritières ou non ? Que pouvaient les paysans sans terre ? La mère de Philomène et ses deux fils louent une autre ferme. Les deux frères font des doubles journées, ils sont maçons et paysans. Ils parviennent à acquérir un cheval, signe incontestable d'amélioration de condition.

Les deux familles ne se voient plus. En 1949, Philomène reçoit une invitation au mariage d'Anne-Marie. Philomène constate qu'Anne-Marie a épousé, à son tour, un riche paysan. Les mariés reçoivent une voiture en cadeau de mariage. Anne-Marie est fière de raconter qu'elle conduit sans posséder de permis. Preuve de plus, pour Philomène, qu'Anne-Marie était bien hardie, qu'elle n'avait peur de rien et s'autorisait bien des choses.

Anne-Marie, fille unique, donne naissance à Marie-Hélène qui restera aussi fille unique. Philomène a trois enfants. Les deux femmes ne se voient pas après le mariage d'Anne-Marie. Elles ne se font pas de confidences. Philomène ne sait pas si Anne-Marie désirait d'autres enfants ou si cette enfant est restée unique car ses parents souhaitaient éviter le morcellement des terres après les partages en héritage. Philomène remarquait d'autres enfants uniques dans les riches familles catholiques. Phénomène curieux pour une époque qui interdisait encore avortement et contraception.

En 1956, la famille de Philomène invite la famille d'Anne-Marie à visiter la maison que les frères de Philomène ont bâtie au village pour eux-mêmes, et pour leur mère qui y passera sa retraite. Une maison qui possède l'eau courante et l'électricité. Cette maison moderne impressionne le « maître » qui déclare qu'elle devrait s'appeler la maison du courage, leur rendant ainsi hommage. Philomène et Anne-Marie n'ont pas encore 40 ans. Elles se voient quand Philomène vient en vacances avec ces trains qu'Anne-Marie ne prendra jamais.

En 1968, Philomène revient vivre définitivement au village avec son mari retraité. Le couple aménage confortablement une maison dont son mari a hérité. Trois décennies plus tard, Philomène et Anne-Marie sont à nouveau voisines mais les choses ont changé. Philomène est propriétaire. Sa maison possède un coquet jardin qui permet de tenir le voisinage à distance respectable. Murets, fleurs et légumes permettent de protéger l'intimité familiale.

Anne-Marie avait rêvé d'un beau mariage pour sa fille unique. Elle aurait aimé la voir vivre dans l'une des maisons dont elle a elle-même hérité. La maison de sa fille serait à l'image de la sienne : une demeure qui montrerait que sa famille restait la plus puissante du village. Mais le fils du notable de la commune ne partageait pas ces rêves. Il n'y aura pas de mariage. La fille unique sera opérée d'une tumeur au cerveau. Opération qui ne la sauvera pas.

Anne-Marie fait appel à Philomène pour venir tenir compagnie à sa mère quand elle-même se rend à l'hôpital voir sa fille. Anne-Marie aurait souhaité l'embaucher comme dame de compagnie. Philomène refuse d'être considérée, comme dans sa jeunesse, comme la petite bonne. Elle accepte de rendre service, gratuitement, à l'aïeule qui s'est toujours comportée comme une parente.

Elle découvre l'avarice d'Anne-Marie qui monte à la chambre de sa mère une thermos au prétexte que Philomène faisait trop de feu et trop de café, au rez-de-chaussée, afin que la vieille dame ait l'occasion de quitter sa chambre glaciale. Françoise confiera alors à Philomène son souhait de lui laisser un souvenir après sa mort. Philomène devine qu'il s'agit de la maison dans laquelle elle est née et d'où sa mère avait été contrainte de partir. Mais, à 95 ans, Françoise décède un peu avant sa petite-fille emportée par sa tumeur. Elle ne pouvait décemment pas faire une donation à une étrangère à la famille sans montrer qu'elle savait sa petite-fille condamnée.

En 1990, Philomène perd à la fois son mari et sa fille. Son mari était syndiqué, politisé, sans être militant, il n'aimait pas Anne-Marie accusée de les prendre pour des valets. Il n'avait pas connu ces relations de travail où l'on vit au quotidien avec ceux qui donnent les ordres. Il n'était pas, pas plus que son père avant lui, dans la familiarité avec l'ingénieur dont il recevait les consignes. Le service public les avait libérés de l'humilité attendue par les « maîtres ». Il se moquait gentiment de son épouse qui persistait à se rendre au « château ».

En 2005, une petite-fille de Philomène est venue vivre dans la maison du courage dont Philomène a hérité après le décès de sa mère et de ses frères. Mathilde, trentenaire, s'est installée avec mari et enfants. Et voilà Philomène soutenue au quotidien par le jeune couple, égayée par les passages de ses arrière-petits-fils, paisible, dans son petit domaine soigneusement entretenu par ses deux fils.

Philomène imagine qu'Anne-Marie n'aurait pas pu s'empêcher de considérer Mathilde comme une domestique. Anne-Marie a passé sa vie à regretter la mort de ses oncles, victimes de la guerre de 14. Elle dénonçait le fait que, dans cette guerre, les puissants avaient disparu comme les misérables. Fille unique, mère de fille unique, elle n'avait personne pour se soucier d'elle après le décès de sa fille. Veuve à 74 ans, elle tombe malade. Chez elle, plus rien ne fonctionne. Acariâtre, elle ne fait confiance à personne pour procéder aux réparations. Le pire est arrivé quand le moteur du puits est tombé en panne. Elle avait été la première du village à avoir les moyens de faire ce grand pas vers le confort moderne : avoir l'eau courante. Elle a tenté de dissimuler cette ultime humiliation mais Philomène savait que la « châtelaine » terminait sa vie à l'eau de pluie.

Anne-Marie meurt, sans avoir fait de testament, avec comme héritiers des neveux de son mari. Le notaire a fait appel à Philomène pour les retrouver. Philomène reste persuadée qu'Anne-Marie l'avait appelée en ouvrant la fenêtre devant laquelle elle a été retrouvée morte. Comme on appelle une sœur, une amie ou la petite bonne ? Aucun des héritiers n'a donné à Philomène les photos de sa famille qu'elle avait demandées. Les riches avaient possédé bien avant les autres un appareil photo avec lequel ils photographiaient leurs employés.

La vente aux enchères pour vider « le château » a amené une foule de curieux dans la cour de la ferme. Philomène a assisté à la scène. Elle a vu, étalés dans la cour, les objets et les vêtements des trois générations qui avaient vécu là, auxquelles elle était attachée malgré tout. Consternée, elle a observé la vente du pot de chambre d'Anne-

Marie, rincé à l'eau de pluie, et celle du manteau d'astrakan que Françoise portait du temps de la splendeur de la famille.

Philomène a le sens de l'humour mais le perd en constatant qu'Anne-Marie a des successeurs fidèles à l'esprit de conquête des terres. Quand le lisier déborde sur la route communale, elle dit que si les choses ne changent pas vite, le commun des mortels, sans terre, comme les propriétaires de terres, couverts de manteaux d'astrakan, n'aura bientôt à sa disposition que de l'eau bonne à verser dans un pot de chambre.

LE SILENCE DU RADIO

N'avait-on pas constaté, au moment de l'armistice, que les gens revenaient muets du champ de bataille — non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable?

Walter Benjamin, « Le conteur », *CŒuvres III*, Gallimard/Folio, 2000¹⁶

Qu'est-ce que tu veux que je lui dise au psychologue? Qu'est-ce qu'il va faire pour moi? Tu crois peut-être qu'il va pouvoir me rendre toutes ces années gâchées, bousillées par cette putain de guerre? Tu crois que lui raconter ce que je ne vous ai jamais raconté m'empêchera de chialer quand je vois, à la télé, des mômes rentrer d'Afghanistan ou du Mali où ils vont faire des guerres sans savoir pourquoi? Quand je vois les petits Ricains qui se prennent pour des grands G. I. et qui ne voient pas la mort en face devant leur écran d'ordinateur comme moi je ne la voyais pas devant ma radio? Si tu veux vraiment que je raconte à quelqu'un ce qui m'est arrivé à moi, trouve-moi autre chose qu'un psychologue. Un historien qui pourra mettre ça dans ses archives et le raconter après à d'autres, à des jeunes pour qu'ils comprennent qu'il ne faut pas marcher quand on t'envoie à la guerre. Je sais que les jeunes d'aujourd'hui, ils savent bien plus de choses qu'on en savait nous, à vingt ans, ils ne se laisseraient pas faire comme nous on l'a fait. Nous, on était des moutons, sages comme des agneaux. Avec la télé, Internet, et tout ça, les jeunes, maintenant, ils sauraient se défendre. Moi, depuis que je suis à la retraite et toujours devant la télé, ça me revient tout le temps. Et c'est pas vrai que c'était le bon temps.

Rendez-vous pris par sa fille, une femme de cinquante ans, commerçante, militante associative, préoccupée par l'état de santé de ce père auquel elle s'est opposée durant toute sa jeunesse. À défaut d'historien disponible, elle s'est tournée vers la sociologie afin qu'une discipline universitaire recueille le récit d'un « ancien » d'Algérie et fasse part de ses expériences à des étudiant.e.s. L'épouse m'accueille et me dit discrètement: il n'est pas encore descendu de sa sieste. Et ajoute très vite:

Un homme pas facile qui l'use avec ses discours racistes et violents. Elle a beau lui dire: « Mais c'est loin, c'est fini depuis longtemps tout ça. » Non, rien n'y fait. Il rabâche tout le temps la même chose. Mais il a des excuses dont il ne me soufflera sans doute pas mot: on connaît les hommes, ils ne disent pas ces choses-là, et pourtant, ça compte; quand il est parti là-bas, il était déjà malheureux, il avait perdu sa mère. Et puis, on a fait beaucoup de travaux dans cette maison avec notre fils qui a eu un accident. Ils se disputaient souvent tous les deux, ils

16. P. 115-116.

n'ont pas eu le temps de s'expliquer ni de finir les travaux. Notre fils est mort. Et depuis, ce n'est vraiment pas facile.

Il arrive, elle nous sert un café, parle à nouveau des travaux faits avec le fils. Il l'interrompt brutalement : elle n'est pas là pour entendre parler de ça. L'épouse s'éclipse. Il reprend aussitôt, et lance les larmes aux yeux : on est là pour parler de napalm. De napalm et de barbelés électrifiés. Je comprends qu'il vient de livrer en trois mots le secret qui a empoisonné l'existence de sa famille, d'après sa fille, toutes ces années. Il parlera ensuite quasiment sans s'interrompre durant deux heures. Perturbée par son récit, je trouve le moyen d'effacer ce monologue au moment de partir. Consciente que ce qui a été raconté ce jour-là ne pourra jamais être repris de la même manière un autre jour, il me restait à imaginer ce qu'il a pu penser après mon départ.

Mais qu'est-ce qu'elle a pu comprendre à ce que je lui ai raconté la petite sociologue qui pourrait être ma fille ? Comment elles pourraient comprendre ces bonnes femmes ce qu'un bonhomme comme moi a dans la tête ? Comment elles pourraient comprendre alors que moi-même je ne peux pas comprendre que je me mette à chialer comme un môme devant cette nana et son magnétophone ? Je ne sais pas ce qu'elle a compris du napalm. C'est pas ce que je pensais lui dire au départ, c'est sorti tout seul, dès qu'elle a mis son engin en route, c'est parti. Faut dire que ça fait quelque temps que j'ai ça sur l'estomac. Même si je lui ai dit et répété que non, je n'ai jamais fait de cauchemars à cause de l'Algérie. Je sais bien, ils disent tous ça les appelés qui racontent leur guerre. Mais moi, non, pas de cauchemars. Enfin, je ne crois pas. Mais ça me rend dingue que les jeunes, mes enfants, leurs enfants aussi sans doute, nous prennent pour des assassins. Qu'ils ne comprennent pas qu'on n'avait pas le choix, qu'à vingt ans, en 1958, quand on bossait déjà depuis cinq ans, on ne savait rien. On était cons, il faut le dire, dociles comme des agneaux. Le père s'était tapé 45, cinq ans prisonnier. Son père avait fait 14/18. C'était notre tour et quand faut y aller, faut y aller. Mon vieux pas plus que mon frangin savaient qu'en 58, c'était dix gars qui tombaient par jour. Mais il y a des choses qui ne sont pas dures à comprendre pourtant. Moi, bien sûr, que j'étais fier d'avoir tellement bien réussi les tests d'aptitude qu'on me mette radio. Évidemment quand tu t'es fait virer de ton apprentissage de cuisinier parce que tu ne supportais pas que le patron te colle des calottes, quand tu fais le manœuvre pour pas grand-chose depuis des années, radio, c'est autre chose. Tu apprends le langage, la technique. Et puis quand tu n'as pas eu trop l'occasion de voyager, ben, l'Algérie, tu ne connais pas et tu te dis que tu vas voir du pays. Tu es comme les autres couillons. De ces mecs qui ont d'abord appris le maniement des armes avec du carton et de la pacification. Ça, c'étaient les discours des officiers. Les sous-officiers, les sergents qui avaient fait l'Indochine, eux, ils n'hésitaient pas. Ils n'ont pas attendu 1999 et la reconnaissance officielle de l'Assemblée nationale pour dire que c'était la guerre. On n'était pas là pour s'amuser. Mais qu'est-ce qu'on comprenait nous ? Pas grand-chose, et on a quand même rigolé, des fois. On s'est aussi emmerdé. Et on a sifflé les filles. C'est bien à cause de ça que je me suis retrouvé sur ce fameux piton où on se faisait larguer de la viande datée de 1938, des barils de 200 litres de vin qu'il fallait boire dans les trois jours avant que la chaleur le rende imbuvable. Muté parce que je n'avais pas donné le nom d'un copain

qui avait sifflé la poule d'un trois-galons, sa secrétaire, qui se baladait à poil ou presque dans le campement. Au lieu de sanctionner les appelés, des mecs de vingt ans, ce connard ne pouvait pas dire à sa nana de s'habiller, non ? En tous les cas, il a fait dégager un radio à deux mois de la quille et moi, je me suis retrouvé radio en pleine montagne de mars à septembre. Plus de drapeaux, moins de corvées, moins de discipline parce que plus de danger et moins nombreux : quarante dont la moitié de bougnoules. Mais du pro Français. Un poste qui avait été pris d'assaut en février, 31 morts dont un officier et un soldat, le reste, c'étaient des bougnoules. La Légion était à 200 mètres au-dessus de nous. Il y avait des appelés jaloux qui disaient que les radios étaient des planqués, qu'ils couraient moins de risques. Sauf que moi, j'étais tout seul comme radio là-haut, donc 24/24 et 7/7, en dormant toujours d'un œil et d'une oreille. Branché sur ma radio sans arrêt. Dans un coin comme ça, la radio, c'est le point de mire. Quand le mec dans son zinc me contactait : demande de position de mechtas, c'était un ordre, fallait l'exécuter. Fallait répondre, transmettre les coordonnées données par l'officier ou lire la carte. Après, est-ce que j'avais vraiment conscience qu'il allait larguer des bombes de 500 kg de napalm ? Est-ce que je peux vraiment dire maintenant ce que je pensais quand j'avais vingt ans ? Je ne crois pas. À vingt ans, on est inconscient. Et puis, ça ne se passait pas sous mes yeux. Je ne voyais rien. Est-ce que je savais ce que ça faisait le napalm ? Je ne crois pas. Mais je savais à quoi allait servir ma génératrice, 420 volts en continu, que je devais prêter aux deux anciens d'Indochine qui avaient un fellaga à dérouiller. Ou une femme, je savais aussi que les femmes, il n'y en a pas eu beaucoup, mais il y en a eu, des jeunes, ils les violaient avant de les passer à la gégène. Je ne savais pas tout mais je sais qu'un jour, il y a une qui a parlé. Et j'avais compris que pour torturer, il faut être sadique, il faut aimer ça. Les deux anciens d'Indochine, ils aimaient ça. Et c'est vrai ce que je lui ai répondu à la sociologue qui m'a demandé directement si moi, j'avais quelque chose à me reprocher, je lui ai dit : « Non, personnellement, non, je n'ai rien à me reprocher. » Mais c'est tout aussi vrai, ce que je lui ai dit après, et merde, je crois bien que là encore, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurnicher en lui disant : « Il n'aurait pas fallu demander à des appelés de faire ce qu'on leur a demandé de faire. » Parce que la torture, bon, on peut dire que j'ai passé du matériel, je n'aimais pas ça mais c'était la guerre, et c'étaient pas non plus des tendres qu'on dérouillait. Même si les femmes quand même, moi, je n'aurais pas pu. Les hommes non plus d'ailleurs. Même pas les animaux. Mais le napalm, c'est autre chose, ça crame tout, les femmes, les enfants, les champs, tout. Et c'est moi qui disais où la bombe devait tomber. Sur qui elle allait tomber. Sur quoi. J'ai compris après, en voyant des films, des documentaires. Avec le Vietnam après, j'ai vu, j'ai compris. J'étais radio, je transmettais des positions. Je n'ai jamais su si la petite Djamila avec qui je parlais des fois quand je suis arrivé là-bas, dans ma première caserne, et qui avait disparu avec ses parents sans qu'on sache pourquoi ils étaient partis ni où ils étaient partis, s'est retrouvée sous un bombardement. J'y pense souvent et je ne saurai jamais ce qu'elle est devenue. Une gamine de paysans, un peu comme moi. On parlait en tout bien tout honneur, elle était gentille. Peut-être que, quand même, j'étais moins naïf que

ce que j'ai raconté à la sociologue. Peut-être que c'était à cause de la disparition de Djamilia que j'avais fait une demande pour être engagé dans les SAS au lieu de quitter l'Algérie à la fin de mon service. Les SAS, c'étaient quand même des missions d'assistance aux populations rurales, la promotion pacifique de la France. Et il n'y en avait pas beaucoup de radios de 22 ans prêts à rester en Algérie fin 60. L'armée ne voulait pas me lâcher, elle m'a envoyé les poulets voir ce que je devenais de retour en France parce que je ne m'étais pas présenté à la gendarmerie pour répondre de mon engagement. Mon frangin n'était pas d'accord, il voulait que je rebosse avec lui et notre vieux dans le bâtiment. Et moi, je voulais plus être emmerdé, recevoir d'ordres. J'ai dit merde au frangin, à l'armée, à la fille qui voulait me passer la corde au cou. Personne ne parlait de la guerre mais on plaisait bien aux filles quand on revenait bronzés comme les bougnoules et pleins aux as. J'ai flambé en deux mois tout ce que mon père avait gardé pour moi du temps où j'avais travaillé avec lui. Une java de deux mois avec mon pactole. La java parce que j'étais furieux. Voyage du retour, fin novembre 60, je me fais engueuler par un flic parce que j'avais gardé ma tenue militaire sans autorisation. Engueulé par un contrôleur parce que je n'étais pas dans le bon train, j'avais fait un crochet pour aller voir un copain à Lyon. Ma fille dit que je suis toujours en colère, c'est peut-être vrai que je suis resté en colère depuis ce temps-là. La java pour faire passer ma visite aux parents d'un copain, fils unique, qui avait pris deux cartouches dans le buffet lors d'un accrochage. Je m'étais promis de ramener ses affaires à ses parents, je l'ai fait, mais je savais qu'il faudrait aussi que j'aille après à l'enterrement d'un autre copain qui s'est pendu quelques semaines après notre retour en France. Alors quand on m'a proposé du boulot à Trappes, j'ai dit non. Déjà rebosser dans le bâtiment, c'était pas ce que je voulais, je regretterai toujours d'avoir lâché la cuisine. Et là-bas, c'était presque l'Algérie en 61. Je voulais un peu la provoquer, la sociologue, quand je lui ai dit qu'il aurait fallu que je travaille avec un cheptel de bougnoules. Mais ils m'emmerdent ces intellos qui ne l'ont pas faite, eux, cette guerre. Facile après de dire, l'agneau docile avait besoin de voir les travailleurs algériens comme des animaux pour se disculper d'avoir participé à bombarder des villages peuplés par les familles de ces ouvriers. Facile. Trop facile. De toutes façons, moi, à partir de ce moment-là, j'ai foutu le camp en Bretagne où il n'y avait pas un Arabe à l'horizon et j'ai dit : « Silence radio. » L'Algérie, c'est fini, motus et bouche cousue. Pour s'en sortir dans la vie, faut pas être faible. Faut savoir se taire et savoir se faire obéir. Au moins par sa femme, ses enfants, et si possible ses ouvriers. J'ai rencontré ma femme en 1965, elle était serveuse dans le restaurant où j'allais tous les midis. Je ne lui ai jamais raconté tout ce que j'ai raconté aujourd'hui à la sociologue. Jamais. Jamais rien dit. À personne. Pas même aux gars de la FNACA¹⁷, on n'était pas du même coin et donc on n'a pas été envoyés dans les mêmes coins. Et puis il faut savoir que si on était 400 000 en Algérie, on n'était que 100 000 dans des secteurs où on se faisait taper sur le museau. Là-bas non plus on ne se parlait pas, entre appelés, jamais on parlait de ce qui se passait, de ce qu'on faisait, de ce qu'on nous faisait faire. On ne parlait pas de la guerre. Dès qu'on pouvait, on

17. FNACA: Fédération Nationale des Anciens Combattants d'Algérie.

picolait, on déconnaît. On avait 20 ans. Ailleurs, je ne sais pas comment c'est, mais ici, dans les repas d'anciens combattants on ne parle jamais de l'Algérie. Non, le seul avec qui j'ai reparlé de l'Algérie, c'est mon patron. Et ça, je ne sais pas ce qu'elle en a pensé la sociologue quand je lui ai raconté ce drôle de concours de circonstances. Je lui ai dit que j'avais retrouvé autour d'un verre de rouge un jour sur le port un ancien de la légion, deux galons là-bas, trois à son retour, qui m'a reconnu. C'est lui qui m'a abordé en me demandant où j'étais début 59. C'est lui qui m'a rappelé que je lui avais servi de radio quand le sien s'était fait allumer en allant bêtement chasser le pigeon autour de leur poste. J'avais fait l'intérim et pas n'importe quelle semaine encore. Opération rouleau compresseur: nettoyage de mechtas à la grenade dans des secteurs fermés aux barbelés électrifiés. Il y avait une ligne téléphonique qui marchait un jour sur trois et il n'avait plus de radio. Donc sa messagerie passait par moi. J'étais chef de chantier, je faisais des bonnes journées. Et il faut bien le dire: l'Algérie ne m'empêchait pas de dormir. Je ne faisais pas de cauchemars. Mais quand j'ai retrouvé ce galonné et qu'il m'a dit qu'il allait être mon patron, ça m'a fait quelque chose. J'y pensais plus aux barbelés mais là, avec lui devant moi, lui qui aimait bien boire son petit coup et qui me disait qu'avoir fait ensemble le rouleau compresseur crée des liens, je me suis dit que l'Algérie, c'était pas fini. Vingt-cinq ans après. On était en 1983/1984. Mais non, on en a parlé ce jour-là mais c'est jamais revenu. Et pourtant il est resté mon patron, on se voyait tous les jours ou presque. Peut-être que j'avais dit à ma femme que mon patron était un ancien d'Algérie mais ma femme, de toute façon, elle n'a jamais rien su du rouleau compresseur. Donc ça s'est arrêté là. C'est bien possible que la sociologue, qui n'est pas psychologue, j'ai bien compris, pas plus que ma fille, mais elles sont toutes pareilles, ait pensé que ce n'est pas vrai, et que bien sûr, ça ne s'est pas arrêté là. Je l'ai bien vu à la façon dont elle m'a regardé qu'elle se disait que ce n'était pas une mince affaire que d'avoir à nouveau ce gradé comme chef. C'est sûr que pour oublier, c'était pas facile avec ce galonné sous les yeux. Mais bon, il a bien fallu qu'on travaille avec tout le monde et on en a eu aussi des bougnoules avec nous sur les chantiers, bon, on a fait avec, sans problème. Je les ai traités comme les autres. Je lui ai dit, à la sociologue, j'ai été honnête que je ne me rappelle pas de tout, précisément. Pourtant, il y a des copains que j'aimerais revoir maintenant mais je ne sais pas où les trouver. Pourtant, j'avais gardé une valise entière de cartes, de photos, de lettres, d'adresses et tout ça, mais mon oncle a tout brûlé quand il a vidé la maison de mon père après sa mort. Quand j'ai su ça, là aussi, j'étais dans une colère noire. Peut-être qu'il y a des gars de mon âge qui regrettent de ne pas l'avoir faite l'Algérie, c'est vrai que sur le moment, on en a bavé, on a eu la trouille, mais je ne suis pas sûr qu'on était vraiment malheureux. Je ne crois pas. On était inconscients. On tenait à notre peau, on savait bien que ceux qui s'opposaient à cette guerre étaient envoyés en expédition, avec un simple poignard, sans arme à feu, avec des chances quasi nulles de s'en sortir. C'est des années plus tard qu'on comprend et qu'on se demande ce qu'on est allé faire là-bas. Qu'on comprend qu'on n'avait pas à fourrer notre nez là-bas. Qu'on se demande ce qu'on a vraiment fait là-bas. Que je me demande ce que j'ai fait.

POST-SCRIPTUM

En décrivant leurs expériences, les narrateurs expriment leur « pessimisme de l'intelligence ». En acceptant que celles-ci soient transcrites et publiées, ils manifestent leur « optimisme de la volonté ». L'alliance, défendue par Gramsci, de ce pessimisme et de cet optimisme, indispensable pour « remporter la bataille des idées », est aussi alliance entre narrateurs et re-traducteurs. Alliance également entre raison et émotions, toutes sources de connaissance. Ces alliances permettent la construction de récits qui déplacent les points de vue. Ceux des narrateurs en premier lieu sur leur légitimité et la possibilité de transmettre leurs conseils et expériences. Ceux des sociologues-artisans enseignés par les narrateurs. Et peut-être ceux des lecteurs.

RÉSUMÉ

Cet article propose une discussion sur la sociologie narrative ainsi que deux courts récits. La construction des récits respecte les traditions de la discipline en posant comme grilles de lecture de la réalité sociale des connaissances accumulées par les sciences sociales et en mobilisant les outils classiques de la sociologie. L'enquête est au cœur de cette manière de pratiquer le métier de sociologue. Mais la narration respecte aussi une autre tradition qui est celle, propre à l'espèce humaine, celle d'échanger oralement, civilement, sur ses expériences. La sociologie narrative s'inscrit dans une longue tradition, celle de la pensée qui rend compte du réel par l'écriture.

Mots clés : sociologie publique, narration, enquête, biographies

ABSTRACT

This article presents a discussion on narrative sociology as well as two short stories. The construction of the stories complies with the discipline's traditions by using knowledge accumulated by social sciences as a reading grid of social reality and mobilizing the classic tools of sociology. Investigating is at the heart of this way of practicing sociology. But storytelling also follows another tradition, which is specific to the human species: that of orally and civilly exchanging on one's experience. Narrative sociology is part of the long tradition of thinking on reality through writing.

Key words: public sociology, narration, investigation, biographies

RESUMEN

Este artículo propone una discusión acerca de la sociología narrativa así como de dos cortos relatos. La construcción de estos relatos respeta las tradiciones de la disciplina, a partir de una lectura de la realidad social, de los conocimientos acumulados por las ciencias sociales y utilizando las herramientas clásicas de la sociología. La investigación constituye el centro de esta manera de practicar el oficio de sociólogo. Pero la narración respeta igualmente otra tradición propia de la especie humana: intercambiar de forma oral, civilmente, acerca de sus experiencias. La sociología narrativa se inscribe en una larga tradición, aquella del pensamiento que da cuenta de lo real a través de la escritura.

Palabras clave: sociología pública, narración, investigación, biografías

BIBLIORAPHIE

- BECKER, H. S. (2009), *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs, et représentations sociales*, Paris, La Découverte.
- BENJAMIN, W. (2000), « Le conteur », in *Ceuvres III*, Paris, Folio, Gallimard.
- BRACONNIER, C. et DORMAGEN, J.-Y. (2007), *La démocratie de l'abstention*, Paris, Folio, Gallimard.
- BURAWOY, M. (2006), « Pour la sociologie publique », *Socio-logos*, 1, <http://socio-logos.revues.org/>
- CARDON, D. (1995), « Chère Ménie ... » Émotions et engagements de l'auditeur de Ménie Grégoire », *Réseaux*, vol. 13, n° 70, p. 41-78.
- CARDON, D. (2003), « Droit au plaisir et devoir d'orgasme dans l'émission de Ménie Grégoire », *Le Temps des médias*, n° 1, p. 77-94.
- CASTEL, R. (1981), *Le psychanalisme. L'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Paris, Flammarion.
- CEFAÏ, D. et PASQUIER, D. (2003), *Les sens du public*, Paris, Presses universitaires de France.
- CITTON, Y. (2010), *Mythocratie, Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Éditions Amsterdam.
- DE CERTEAU, M. (1990), *L'invention du quotidien*, Tome 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- GIARD, L. et MAYOL, P. (1994), *L'invention du quotidien*, Tome 2, *Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard.
- GRÉGOIRE, M. (1971), *Les cris de la vie*, Paris, Tchou.
- GRIGNON, C. (1991), « Un savant et le populaire. Entretien avec Claude Grignon », *Politix*, vol. 4, n° 13, p. 35-42.
- JABLONKA, I. (2014), *L'histoire est une littérature contemporaine, Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, La librairie du XXI^e siècle /Le Seuil.
- KALINOWSKI, I. (2005), « Weber & les disciples du Poète », in Weber, Max, *La science profession & vocation, suivi de Leçons wébériennes sur la science & la propagande*, Marseille, Agone.
- LAHIRE, B. (2016), *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse »*, Paris, La Découverte.
- LEPENIES, W. (1990), *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- LYNCH, K. A. (1995), « La famille dans la sphère privée et la sphère publique », in Ephesia, *La place des femmes, Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- MACÉ, É. (2006), *Les imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*, Paris, Éditions Amsterdam.
- MADEC, A. (2015), *Enquêter en conversant*, Paris, L'Harmattan.
- MILLS, C. W. (1997), *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte.
- NEVEU, E. (2008), « Les voyages des *cultural studies* », *L'Homme*, vol. 3, n° 187-188, p. 315-341.
- OLLION, E. (2009), « (Que) faire de la sociologie publique? », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 176-177, p. 117-122.
- PASSERON, J.-C. (1999), « Présentation de Marseille à Richard Hoggart, et vice-versa », in J.-C. Passeron (dir.), *Richard Hoggart en France*, Paris, BPI-Centre Georges Pompidou.
- PÉRÈS, J.-N. (1999), « George Sand, entre socialisme évangélique et messianisme social », *Autres Temps, Cahiers d'éthique sociale et politique*, n° 63, p. 49-60.
- SALMON, C. (2007), *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater des esprits*, Paris, La Découverte.
- SCOTT, J. (2008), *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Les Éditions Amsterdam.
- SONNAC, N. (2010), « L'économie des féminins, des années 1980 à nos jours », in Eck, H. et Blandin, C. (dir.), « La vie des femmes », *La presse féminine aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éditions Panthéon-Assas.
- ZELDIN, T. (1999), *De la conversation*, Paris, Fayard.